VII

SURVIVANCES INDO-EUROPÉENNES DANS LA LANGUE LATINE CRITIQUE DES THÉORIES COURANTES

PAR A. JURET
Professeur à l'Université de Strasbourg

Pour comprendre l'histoire de la langue latine, il faut distinguer ce qui est innovation propre à cette langue et ce qui continue un type antérieur indo-européen. Le latin, en effet, suffit bien à l'explication de dérivés tels que *nārrātiō*, *nārrātor* en partant de *nārrāre* ; *laudātiō*, *laudātor*, *laudāre* en partant de *laus*, *laudis*. Mais ce procédé, très légitime, est inefficace quand il s'agit d'expliquer *nārrāre*, *laus*. De même le français donne seul l'explication de *marcheur*, *démarcheur*, *postier* ; mais il ne peut expliquer ni *marcher* ni *poste*, dont ces mots sont dérivés ; pour les comprendre il faut dépasser les limites du français. Il y a dans notre langue un nombre très grand de mots inexplicables par le français. De même, il y a en latin un nombre très grand de mots qu'on ne peut expliquer par le latin.

Il faut aussi distinguer les innovations et les conservations dans le domaine de la formation des mots latins, dans l'étude des thèmes, des procédés de dérivation et de composition, dans l'étude des désinences personnelles et casuelles ; de même encore dans le domaine de la prononciation : par exemple la comparaison d'*amīcus* avec *in-imicus* suffit à montrer que l'*ă-* initial d'*amīcus* est devenu *i* dans *inimīcus* et que ce changement est une innovation latine ; mais elle ne peut rien enseigner sur *amic-*, commun aux deux mots. Pour comprendre cet élément, il faut remonter à l'indo-européen.

Mais, l'indo-européen n'étant pas connu directement, il est nécessaire d'en déterminer les traits essentiels par la comparaison des langues qui le continuent. Procédé dangereux, car, si l'on se trompe dans cette détermination, il résulte de chaque inexactitude une source d'erreurs dans l'interprétation des faits latins en

tous les domaines. Toutes les fois qu'il nous est possible de le faire, nous devons donc réviser l'idée que nous nous faisons de l'indo-européen, en nous aidant de tous les faits accessibles.

Or, pendant longtemps, on a reconstitué les caractères de l'indo-européen surtout au moyen de la comparaison du sanskrit et du grec, langues qui offraient les textes les plus anciens et les littératures les plus prestigieuses. Et l'on admettait, tacitement au moins, que cet indo-européen était d'un type unique. C'est en partant de ce type qu'on distinguait les innovations et les conservations dans les autres langues, en particulier en latin. Ainsi, le grec et le sanskrit distinguant, dans les désinences verbales, des formes actives en *-i*, dites primaires (τίθη-μι, τίθη-σι) et des formes sans *-i*, dites secondaires (ἐτίθη-ν, -ς), on admettait que tel était l'état indo-européen, et, comme le latin ne présente pas ces formes, on en concluait qu'il les avait perdues, et l'on demandait à la phonétique d'expliquer cette disparition. Autre exemple : ni le grec ni le sanskrit ne connaissant le type *puer*, *puerum*, mais seulement un type en *-ros*, on en concluait que l'évolution phonétique du latin avait fait perdre à celui-ci la désinence *-os*, qui manque à *puer*. De même, si, dans un élément indo-européen attesté en latin, l'accord du grec et du sanskrit, ou du moins soit le grec seul, soit le sanskrit, présente une voyelle brève manquant en latin, on admettait qu'une innovation phonétique l'avait fait perdre au latin. Ainsi l'on prétendait que *dexter* avait perdu l'*-i-* que contient δεξιτερός ; que *palma* avait perdu le second *-a-* que présente παλάμη, etc.[1]. Le résultat était que la phonétique latine se hérissait de multiples petits problèmes insolubles et d'hypothèses qui, valables ici, étaient inapplicables ailleurs dans les mêmes conditions. Comme me le disait un jour A. Meillet, la phonétique latine présentait un désordre inextricable. Ce désordre nous avertissait que la théorie ne s'accordait pas avec les faits et devait être révisée.

La langue hittite, d'un type indo-européen très archaïque, a montré combien il est vain d'admettre un type indo-européen unique ; mieux analysés, le latin et d'autres langues ont confirmé cette vue. On a même été si impressionné par ce fait que Trubetzkoi a supposé que l'indo-européen était une langue mixte qui

1. On sait combien ce problème phonétique factice de la disparition de voyelles brèves en latin a préoccupé les spécialistes.

aurait hérité de langues différentes des traits hétérogènes. Les traits communs aux langues qui continuent l'indo-européen nous forcent cependant à rejeter cette hypothèse ; les faits montrent seulement que l'indo-européen offrait une assez grande variété dans les mots et dans la formation des mots et que, comme Meillet l'a établi, la vie indépendante de chaque langue dérivée de cette source a commencé à des dates différentes, qui peuvent être très éloignées les unes des autres, sans qu'on puisse préciser.

Ainsi tombent toutes les difficultés créées par l'hypothèse que l'indo-européen était une langue d'un type à peu près uniforme.

I. — Rôle des voyelles et des consonnes dans la formation des éléments d'un mot indo-européen

Il reste un nombre infini de difficultés provenant d'interdictions dues à d'autres théories, que nous avons tous acceptées. L'étude des faits avait conduit à des théories qui, en indo-européen, autorisaient seulement, pour les voyelles de n'importe quel élément de mot, quelques variations vocaliques : *e*, *o*, zéro, et qui, pour les consonnes, interdisaient toute variation ; τρέχω et δραμοῦμαι étaient donc séparés par le fait que l'un de ces mots commence par la dentale sourde et l'autre par la dentale sonore. En préparant un « *Dictionnaire étymologique grec et latin* », qui vient de paraître, j'ai été forcé de constater, malgré mes préjugés et mes résistances, que des faits très nombreux en latin, en grec et en d'autres langues indo-européennes contredisent nettement ces théories.

Pour les racines aussi, on admettait qu'elles étaient constituées par des consonnes généralement au nombre de deux et par des variations vocaliques à l'intérieur de ce groupe de consonnes ; or, les faits sont bien plus variés.

1° Prenons d'abord le *vocalisme*. La limitation des alternances à *ĕ*, *ŏ*, zéro en indo-européen dans n'importe quel élément d'un mot, est manifestement incompatible avec les faits suivants.

Plusieurs verbes latins présentent *ĕ* alternant avec *ă* (< e_2) : *faciō* < *-$ə_2$k-*, *fēcī* < *-ēk-* ; *capiō*, *cēpī* ; *jaciō*, *jēcī* ; *frangō*, *frēgī*. Parmi ces verbes, *agō*, *ēgī* est spécialement instructif, car il montre que le $ə_2$ de *agō* est une variation vocalique à l'initiale : s'il était une consonne radicale, il resterait, comme *-g-*, dans toutes les formes, donc aussi au parfait ; or, **$ə_2$eg-* donne **ag-*, qui, avec

l'allongement du parfait, serait **ăgī* ; *ēgī* ne peut que continuer *ĕg-* allongé ; *agō* est donc formé de la racine **g-*, précédée de la variation vocalique ∂_2.

Canis < **k-∂₂n-* correspond à κυών < **k-ṷōn*, gén. κυν-ός < **k-un-*, skr. *çvā*, gén. *çunas*. Ce mot est évidemment indo-européen ; or, il a les variations vocaliques ∂_2, *u* devant *n*.

Ego, ἐγώ correspondent à hittite *ug*, *uk* ; variations : *ĕ* : *u*.

Lat. *sumus*, skr. *smas* « nous sommes » ; *u* : zéro.

palma, παλάμη : zéro : α < ∂_2.

similis, ὁμοῖος : *-im-*, *-om-*.

quattuor, τέτταρες : *ă* < ∂_2, *ĕ*.

quīnque, πέντε : *ī*, *e*.

En composition, *in* privatif correspond à gr. ἀν- : *ĭ*, α < ∂_2.

vigil, all. *wach* < **w-og-* : *ĭ*, *ŏ*.

equus, ἵππος : *e*, *i*.

manēre : μένω : *ă* < ∂_2, *e*.

auris, οὖς < **ous-* : *a* < ∂_2, *o*.

ovis, *avillus* « ovis recentis partus » : *ŏ*, *ă* < ∂_2.

molere, μύλη « pierre meulière », μάλευρον « farine » : *o*, *u*, α < ∂_2.

pollen, παιπάλη : *o*, α < ∂_2.

salix, ἑλίκη : *a* < ∂_2, *e*.

umerus < **umes-*, ὦμος < **omsos* : *u*, *o*.

carcer, γόργυρα, γέργυρα « prison » (Hésychius) : *ă* < ∂_2, *o*, *e*.

magnus, μέγας : *a* < ∂_2, *e*.

lax « tromperie », all. *locken* < **l-ug-* « attirer par un appât trompeur » : *ă* < ∂_2, *u*.

discō, *didicī* (< **dik-*) : διδάσκω, διδάξω < **də₂k-* : *ĭ*, ∂_2.

cūria : ἄγυρις, ἀγορά, ἀγείρω < **-ερ-y-* : devant la 1re consonne : zéro, α ; devant la 2e consonne : *ū*, *ŭ*, *ŏ*, *ĕ*.

vigēre, *vegēre* : *ĭ*, *ĕ*.

natēs, νῶτον : *ă*, *ō*.

pōdex, skr. *pṻtau* : *ō*, *ŭ*.

pupugī « j'ai piqué », πικρός « piquant » : *u*, *i*.

humilis, χαμηλός : *ŭ*, *ă* < ∂_2.

homō, *hūmānus* : *o*, *ū*.

fūr, φώρ : *ū*, *ō*.

secula « faux », *sīcilis* « faucille » : *ĕ*, *ī*.

mucrō, μάχαιρα : *ŭ*, α < ∂_2.

lābī : *lubricus* : *ā*, *u*.

spectāre, *suspīciō* : *e*, *ī*.

scīpiō, σκῆπτρον : *ī*, *ĕ η* < *ā* < **eə₂*.

cēlāre, καλύπτω : *ē*, *α*.

ignis, lithuanien *ugnis* « feu » : *i*, *u*.

cinis, κόνις : *ĭ*, *o*.

Si l'on fait abstraction de *s-* mobile, il y a aussi correspondance entre *senex*, gén. *sen-is* et *anus* « vieille femme » ; entre *sulcus* et ἄλοξ, ὤλξ « sillon » : *ŏ*, *α*, *ω*.

lucta, *licitārī* « lutter » (Ennius), *lacessere* : *u*, *i*, *ă*.

Etc.

Il serait facile d'aligner des exemples des mêmes alternances indo-européennes en dehors du latin ; en voici quelques-unes :

ἐστι, ἴσθι « sois » : *e*, *i*.

γελάω « rire », κιχλίζω « rire à demi » : *e*, *i*.

πίπτω « tomber », aor. dor. ἔπετον, πίτνημι : zéro, *e*, *i*.

σκεδάννῡμι, σκίδναμαι « répandre » : *e*, *i*.

κεράννῡμι, κίρνημι « mélanger » : *e*, *i*.

hittite *kessaras* « main », dat. *kissari*, abl. *kissaratz* : *e*, *i*.

skr. *āpnoti* « il atteint », désidératif *īpsati* : *ē*, *ī*.

skr. *labhate* « il saisit », désidératif *lipsate* : *ə₂*, *i*.

skr. *dah-* « allumer », *dhukṣati* « il allume » : *e* ou *o*, *u*.

skr. *dīrghas* « long », avestique *darəγa-*, gr. δόλιχος : *ī*, zéro, *o* ; zéro : *i*.

hitt. *nekuz* « de nuit », lat. *noct-is*, νυκτός, skr. *niçt-* : *e*, *u*, *o*, *i* ; *u*, zéro.

skr. *haris* « jaune », *hiris* « jaune » : *e*, *i*.

γίγνομαι, ἐγενόμην, ion. γίνομαι : zéro, *e*, *ī*.

γιγνώσκω, ion. γῑνώσκω : zéro, *ī*.

Dans les désinences et les suffixes de type indo-européen, on constate les mêmes variations vocaliques.

En latin, le suffixe *-ă*, issu de *ə₂* au degré zéro, a pour doublet la forme *-ia* < *-yə₂* ou *-īə₂* ; il marque l'idée d'un collectif ou d'un abstrait :

fuga, *mora*, *cūra*, pluriel neutre *templă* ;

mais *pluvia*, *custōdia*, *in* + *edia*, *in* + *opia*, *per* + *fidia*, *mar-ia* (pluriel neutre).

Le suffixe *-w-* d'adjectif a les formes *-ŭŭs* < **-ewos* ou **-owos*

ou **-wos* : *vīvus*, *mortuus*, *reciduus* ; mais aussi *-īwos* : *recidīvus*, *vocīvus* (cf. *vacuus*), *aestīvus*, *festīvus*, *fŭrtīvus*, *nātīvus*.

Le suffixe *-l-* a les formes *-ĕl-*, *-ə₂l-*, *-īl-*, *-ŭl-* : *famulus* < *-elos* ; *docilis*, *nūbilis*, *similis*, *humilis*, *vigil*, *pugil*, *nūbilus*, *sterilus* (ou *sterilis*) ; *puerīlis*, *aedīlis*, *cubīle*, *monīle* (cf. en grec πέδιλον, ὅμιλος) ; *fŏcāle*, *cervĭcāle*, *capitālis*, *rīvālis*, *sodālis*, *vēnālis* ; *edūlis*, ἀγκύλος, καμπύλος.

De même, le suffixe *-r-* a les formes *-er-*, *-ə₂r-*, *-ur-* : *puer*, *tener* ; *avārus*, *clārus*, *gnārus*, *amārus* ; *mīlitāris*, *salūtāris* ; *satur*, *cicur*, *camur*, *noct-ur-nus*, *diurnus*.

De même, le suffixe *-n-* : *regiōnis*, *religiōnis* < *-(i)yon-* ; *ruīna*, *pruīna*, *latrīna*, *labīna*, *rapīna* ; *rēgīna*, *gallīna*, *concubīna*, *dīvīnus*, *vīcīnus*, *māsculīnus* < *-īn-* ; *fāginus*, *fraxinus*, *sarcina*, etc. < *-in-* ; dans des verbes : *cernō* < **kr-in-*, *sternō* < **str-in-*, *spernō* < **spr-in-* (à côté de *-n-* dans *contemnō*) ; *opportūnus*, *importūnus* ; *hūmānus*, *oppidānus*, *urbānus*, *meridiānus*, *montānus*, *mediānus* ; στέφανος, λείψανον, ἱκανός, πιθανός.

Suffixe *-d-* : *calidus* ou *caldus*, *āridus*, *avidus*, *frīgidus*, *tepidus*, *torridus*, *gelidus*, *herbidus*, ῥᾴδιος ; φυγάδος, δρομάδος.

Suffixe *-k-* : *pūblicus*, *bellicus*, *patricius* ; *pedica*, *manica* ; *postīcus*, *antīcus*, *amīcus*, *fēlīx*, *pudīcus* ; *lectīca*, *jūnīx*, *genetrīx*, *umbilīcus* ; *cadūcus*, *mandūcus*, *fidūcia* ; *mendāx*, *vīvāx*, *procāx*, *vērāx*, *opācus*, < **ə₂k*.

Suffixe *-s-* : *ōcior* < **ōk-iyōs*, *ōcissumus*, *magis*, *magister* ; *-is-* suffixe de verbe : *amāvistī*, *amāvisse* (*amāsse*, *amāstī*) ; en sanskrit, *-is-* forme des désidératifs, tandis que le latin emploie *-us-* : *ēsuriō* < *-us-* ; *sōlārium*, *tepidārium*, *pōmārium*, *argentārius*, < *-ās-* ajouté à des thèmes nominaux.

A la désinence *-ir-* de la 3e pers. plur. au passé en hittite et en sanskrit, le latin répond par *-ēr-* : *amāvēre*.

A *-ier*, marque du médio-passif à l'infinitif : *laudārier*, répond *-ur* < *-or* (?) dans *loquitur*, etc.

Au génitif pluriel, *-ŏm* alterne avec *-iom* : *hominum*, *montium*, *noctium*, *faucium*.

A la 1re pers. sing. de l'actif, la désinence *-m* paraît, précédée de voyelles diverses, dans *sum* < *s-um* ou **s-om*, dans *inquam* < *-ə₂m*, *moneam*, *monēbam*.

A l'accusatif singulier de *puppis*, on a la désinence *-em* ou *-im*, qui présente une alternance vocalique *e* : *i*, car on ne peut pas

expliquer phonétiquement la désinence *-em* par *-im* : les voyelles en syllabe finale fermée en latin ont la tendance à se fermer, non à s'ouvrir.

A la 3e pers. sing. de l'indicatif présent, la désinence a la forme *-t* dans *fert*, *est*, mais *-it*, *-it* dans *capit*, *audit*.

A la 3e pers. sing. de l'imparfait de « être » à *erat* correspond skr. *āsīt* : $ə_2$, *ī*.

Les faits précédents, choisis parmi une multitude d'autres, montrent que les variations vocaliques indo-européennes ne se bornaient pas à *ĕ*, *ŏ*, zéro, mais admettaient, au degré zéro, *ă* < $ə_2$, *ĭ*, *ŭ*, qui apparaissent comme des élargissements.

Ces élargissements paraissent aussi avec les degrés *e*, *o*. Ainsi, dans κυών, gén. κυνός, comparé à *canis*, all. *Hund* « chien », l'élément *-n-* paraît aussi bien au degré *o* qu'au degré zéro élargi de *ŭ* et de *a*. De même le suffixe *s* des comparatifs : *maxumus* < **mag-s-*, paraît avec l'élargissement *y* auprès des degrés *o* et zéro : **mag-yōs* > *maijor*, *mag-is*.

Ces élargissements *w*, *y*, $ə_2$ ne sont pas les seuls. On trouve aussi une occlusive en cette fonction : *-ol-*, *-tol-*, *-pol-*, dans πόλις, πτόλις ; πόλεμος, πτόλεμος ; *discipulus* (cf. *discere*) : διδάσκαλος. Le mot « hier » nous donne même les variations *-es-*, *-yes-*, *-thes-* : lat. *herī* < **kh-es-ī*, skr. *hyasi* < **gh-yes-*, χθές < **kh-thes-* ; χθιζός < **kh-this-dos* a encore la variation *-this-*.

Les variations vocaliques d'un élément de mot, par exemple de *-n-*, étaient donc en indo-européen : *en*, *on*, *n* ; *yen*, *yon*, *in* ; *wen*, *won*, *un* ; $ə_2en$, e_2on, e_2n ; toutes les voyelles de ces variations pouvant être brèves ou longues : *ĕ*, *ŏ*, *ĭ*, *ŭ*, $ə_2$[1].

Ces variations vocaliques servaient sans doute à la déclinaison et à la conjugaison et aussi à faciliter la prononciation au degré zéro ; mais elles n'affectaient en rien le sens du mot, qui était attaché aux consonnes seules, comme en sémitique, en égyptien, etc.

En indo-européen, toutes les consonnes de la racine ou d'un autre élément peuvent être au degré vocalique zéro, mais une seule peut être précédée du vocalisme *e*, *o*, *ye*, *yo*, etc. : *tremō* (non **teremō*), *terreō* < **ters-* (non **teres-*) ; c'est pourquoi une racine dite « dissyllabique » telle que **gnə*$_1$- peut bien avoir le degré zéro

1. Cette *variété* du vocalisme est évidemment inexplicable par la théorie qui voit dans les variations vocaliques des effets de l'accent indo-européen.

partout, mais le degré vocalique normal paraît seulement dans **genə₁-*, *gnəə₁-* ; **geneə₁-* n'existe pas.

2° Les faits contredisent également la théorie courante relative aux *variations consonantiques*. On affirme que, dans un élément de mot : racine, suffixe, désinence, une occlusive ne peut pas, sans que soit changé le sens du mot, être affectée ou non de sonorité et d'aspiration. Les faits montrent clairement le contraire : en indo-européen, un élément *k*, sans changer le sens du mot, pouvait avoir les formes *k*, *kh*, *g*, *gh* ; de même *p*, *ph*, *b*, *bh* ; *t*, *th*, *d*, *dh*[1] pouvaient alterner.

Les noms de nombre donnent ici un témoignage d'autant plus important qu'ils sont évidemment des survivances indo-européennes, dont les particularités ne peuvent pas être expliquées par des innovations phonétiques ou morphologiques propres aux langues apparentées. Or, à côté de *vīgintī*, *trīgintā*, etc., on a *vīgēsimus*, *vīcēsimus*, *tricēsimus*, *quadrāgēsimus* : *g* y alterne avec *c*. A côté de *centum*, *ducentī*, *trecentī*, on a de même *quadringentī*, *quīngentī*, *septingentī*, *octingentī*, *nōngentī*. — A *quattuor* avec *t* correspondent, avec *d*, *quadrāgintā*, *quadringentī*, *quadrātus*. — De même en grec ἑπτά : ἕβδομος ; ὀκτώ : ὄγδοος.

Dans le reste du vocabulaire latin, la variation consonantique, qui avait cessé d'être vivante, n'est représentée que par des survivances clairsemées :

madēre : *matum esse*.
faetet : *paedor* « puanteur ».
trīticum : *ador*.
helluārī : *gluttus*.
plicāre : *flectere*.
metīrī : *modus* « mesure ».
mūtuum « prêt » : *com* + *modāre* « prêter ».
ferōx : *procāx*.
calvus : *glaber*.
mentīrī : *mendāx*.
pellere : *re* + *fellere*.
plāga : *flīgere*.
attillāre : *adūlārī*.
canis : *gannīre* « japper ».

1. Comme jamais une sonore explosive indo-européenne ne se change spontanément en sourde ni en grec, ni en latin, ni en sanskrit, toute aspirée grecque, tout *f-* latin, toute aspirée sourde en sanskrit continue nécessairement une aspirée sourde indo-européenne.

La comparaison de formes latines avec les formes qui leur correspondent dans les langues apparentées montre souvent des variations consonantiques dans les mêmes éléments :

ego, ἐγώ : skr. *aham* « moi ».

bibere : skr. *pibāmi* « je bois ».

dī + *micāre* « combattre » : μάχεσθαι.

capere : v. irlandais *gaibim* « je prends » < **g(h)-ə₂ b(h)-*.

prae + *hendere* : hom. γέντο « il saisit ».

carēre : χῆρος « manquant de ».

calculus : κάχληξ « caillou ».

ex + *cubāre* « faire office de sentinelle soit de jour, soit de nuit, veiller sur » : skr. *gup-* « veiller sur, protéger ».

tenebrae : δνόφος.

hordeum : κρῖ « orge ».

frūmentum : πῦρος « blé ».

pejor, *pessimus* < **ped-* : anglais *bad* « mauvais » < **bhodh-*.

dolor : ὄτλος « douleur ».

pāscere : βόσκω.

genu : πρό+γυ « à genoux ».

lacinia : λέγνον « frange ».

magnus : skr. *mahā-* « grand ».

crēdere : κίχρημι.

cupere, *cupīdō* : ἀγαπάω « aimer ».

petere : got. *bida* « prière » < **bhedh-*, all. *bitten* « prier ».

grātus, *grātia* : χάρις, χαρᾶ, skr. *krāthayati* « il réjouit ».

dē + *liciae*, *dē* + *lectāre* : got. *līkan* « plaire » < **lig-*.

glāns : ἄκυλος « gland ».

gibber : κῦφός « bossu ».

fungus : σφόγγος ou σπόγγος.

ācer « piquant » : κάρχαρος « pointu ».

calva « crâne » : v. slave *glava* « tête ».

clūnis : γλουτός.

uterus : skr. *udaram* « ventre maternel ».

pōdex : *pŭtau* « les fesses ».

dorsum : lit. *tursas* « derrière ».

arcēre : skr. *rahayati* « écarte ».

unguis : ὄνυχος, génitif d'ὄνυξ.

abies, g. *abietis* « sapin » : πίτυς « pin ».

corium : χόριον.

lacus : λαχή.

stīpāre « rendre compact », στείβω : même sens.

tignum « poutre », δοκός : même sens.

cūria : ἄγυρις « assemblée ».

sodālis : ἕταρος.

gubernāre : κυβερνάω, skr. *kubaras* « timon ».

ops, *cōpia* < **co* + *opia* : ἄφ(ε)νος.

ligurrīre, *lingere* : λείχω.

cor : skr. *hṛd* « cœur », hitt. *kir* ou *gir* « cœur ».

porcus, v. h. all. *farh*, mais all. dialectal *barg*, anglais *barrow* « porc » < **bhorgh-*.

cancer : γαγγραίνα.

latēre : λανθάνω.

stāre : skr. *tiṣṭhāmi* « je place ».

Dans les suffixes et les désinences, on trouve des variations consonantiques analogues : *tr*, *thr*, *tl*, *thl* ou *dhl* : *fulgetrum*, *tonitru*, *arātrum*, *coctilis*, *ductilis*, *pōclum* < **pōtlom*, ῥήτρᾱ « convention », ἄροτρον ; mais γενέθλη, κλῆθρον, *crībrum* < **krīdhrom*, *terebra*, *nōbilis*, *salūber*, ἐρυθρός : *ruber*, ἐλεύθερος : *līber*.

dn, *tn* : πελιδνός, πελιτνός « livide ».

d, *t*, *th* : *altus*, *castus* : *calidus*, *tepidus*, *gelidus* ; ἀμφαδός, hom. « manifeste », σχέδιος « attenant » ; *plectō* : φλεγέθω.

Désinence de 3e pers. plur. -οντι : -ονθι (Corinthe, etc.) ; 2e impératif ῐ̈-θι, lat. *ī-tō* ; 3e pers. sing. du parfait : *lēgid* ou *lēgit*.

Les autres langues indo-européennes donnent un grand nombre d'exemples :

κνέφας « obscurité » : γνόφος « obscur ».

κνάπτω : γνάπτω.

skr. *dā́ru* « arbre », *tarú-s* « arbre ».

στύξ, στυγός « froid glacial » : skr. *tuhinas* « froid glacial, gelée ».

skr. *dṛṇāti* « il fait éclater, fend, déchire » ; *dardariti*, forme intensive ; mais *tṛṇátti* « il fend ».

Ces variations consonantiques avaient sans doute une valeur spéciale en indo-européen, mais on ne peut la préciser. Le hittite est la seule langue indo-européenne qui ait conservé l'emploi courant de ces variations : *kir* ou *gir* « cœur », *katta* ou *gatta* « en bas » = gr. κατά ; mais la valeur en reste indiscernable. Le grec en a encore un emploi assez vivant au parfait, quand ce temps oppose une occlusive aspirée à une sourde du présent : πέμπω, πέπομφα. En d'autres formes, l'aspirée semble marquer l'intensité : καχάζω,

cachinnāre « rire aux éclats ». Il est vraisemblable qu'en indo-européen l'aspirée servait à exprimer ces nuances et d'autres encore.

Si l'on compare, dans les langues indo-européennes, la fréquence des sourdes non aspirées à celle des sonores non aspirées *p-b*, *t-d*, *k-g*, on voit qu'en indo-européen les sourdes simples étaient très fréquentes et les sonores simples presque rares, surtout le *b* ; quant aux formes aspirées, elles étaient bien plus fréquentes que les sonores simples, mais bien moins que les sourdes non aspirées. Il faut en conclure que la sourde simple était, comme en plusieurs autres langues non indo-européennes, la forme normale d'une occlusive[1] ; que la sonore simple exprimait des nuances assez rares, et que les aspirées, sourdes ou sonores, correspondaient à des nuances moins rares.

En tout cas, en indo-européen, une aspirée sonore pouvait avoir la forme sourde, comme une sourde simple pouvait être sonore dans le même élément. Ce fait supprime la difficulté que présentait l'opposition entre l'aspirée sourde du grec et l'aspirée sonore correspondante du sanskrit : χατέω : *īhate* « il désire » ; θάρσος : *dharṣati* « il ose ».

3° Enfin, en ce qui concerne la *racine en indo-européen*, les faits forcent aussi à réviser la théorie courante.

Une racine est l'unité mentale réalisée par l'esprit entre un concept (nominal ou verbal) et une consonne ou un groupe de consonnes que l'esprit associe habituellement avec lui pour l'exprimer. Il faut bien se garder d'entendre par racine une forme seulement, comme quand on dit la racine **gn-*, ou de croire qu'une forme radicale n'a qu'un seul sens. Comme mon *Dictionnaire étymologique* le fait voir clairement, une même consonne, un même groupe de consonnes peuvent avoir les sens les plus divers ; d'autre part, un concept peut être exprimé par les formes les plus diverses. Il n'y a de correspondance naturelle entre un concept et la forme qui l'exprime que dans les onomatopées, et même en ce cas la correspondance est vague et variable.

Le nombre des consonnes d'une racine varie de un à quatre ou cinq, et la même racine paraît tantôt avec une seule consonne, tantôt avec cette consonne plus une autre ou plusieurs autres.

Des racines très nombreuses ont une seule consonne : **s-*

1. Le tokharien est resté à ce stade.

« unité » : lat. *ās*, tokh. A. *sas*, accus. *som* « un » ; **s-* démonstratif : lat. *sī* « en ce cas », ὁ « celui-ci », skr. *sa* « lui » ; **s-* « sans, négation » : *so* + *cors* « qui manque d'intelligence et de cœur » ; **s-* « être » : *esse* ; **s-* « briller » : ἀστήρ < **ə₂s-* (suff. *-tēr-*), lat. *s-tēlla* ; **s-* « feu » : hitt. *hassas* « feu, foyer » < **ə₂os-* ; **s-* « sang » : hitt. *eshar, eshanant-* « sang », skr. védique *ásṛk*, gén. *asnás* (< **es-* (suff. *-ə₂or-*, *-r-* alternant avec *-ə₂on-*, *-n-*) ; **s-* pronom réfléchi : *sē*, ἑ ; **s-* « souffle » : skr. *asus* « souffle » ; **s-* « céréale » : *asia* « seigle » < **ə₂s-iya*, ou *sasia* < **sə₂-* (redoublement) *s-* : skr. *sasyám* « blé », avestique *hahya-* « céréale » ; **s-* « semer, engendrer » : hitt. *has-* « engendrer » < **ə₂os-*, lat. *serō* « semer » < **si-* (red.) *s-* (*s-* « céréale » et *s-* « semer » sont peut-être identiques) ; **s-* « bon » : hitt. *hassus* « bon » < **ə₂os-* ; Hom. ἐύς « bon » < **es-us*, skr. *su-* « bien » ; **s-* « manger » : lat. *ēs, ēst, ēstis, ēsse* « manger », *ēsca* « nourriture » ; **s-* « dormir » : skr. *sasti* « il dort » < *se-* (red.) *s-*, hitt. *sesk-* « dormir » < **se* (red.) *s-*, skr. *astam gam-* « aller se coucher » (se dit du soleil couchant) ; **s-* « soin » : hitt. *asnu-* « prendre soin » < **os-* (*-nu-* est un suffixe de factitif), lat. *indu* + *stria* < **s-* (*-tr-* suffixe), ἔπω « prendre soin » < **s-* (*-ep-*, autre élément) ; **s-* « ouvrir » : hitt. *hās-* « ouvrir », lat. *ōs* « ouverture, bouche », skr. *ās, āsyam*, gén. *āsnas* « bouche » ; **s-* « os » : lat. *os*, gén. *ossis*, skr. *asthi*, hitt. *hastai*, ὀστέον « os » < **os-* (*th-* ou *t-*, autre élément) ; **s-* « suer » : hitt. *si-* (red.) *s-ha-* « sueur », skr. *nir* + *yāsas* « exsudation d'arbre » < **yēs-* (racine *s-* avec élargissement *y-*) ; **s-* « lier » : hitt. *ishā-* « lier », skr. *syati* « il lie » ; **s-* « placer » : hitt. *es-*, *as-* « placer, établir », skr. *āste* « il est placé, établi », lat. *pōnere, posuī, postum* < **po* (préverbe) + *s-nō*, + **s-uai* ; **s-* « force » : skr. *iṣiras* « fort » < **is-ir-* (suff.) ; ἱερός « fort, sacré » < **si* (red.) *-s-er* (suff.) ; **s-* « ensemble » : tokh. B. *ese* « ensemble », hitt. *assessar* « assemblée, réunion » < **os* (red.) *-es-or* (suff.) ; **s-* « mouvoir » : skr. *iṣyati* « il meut », *īṣate* « il se hâte », ἱερός « rapide » < **si* (red.) *-s-er-* (suff.) ; **s-* « passer » : *ōstium* « passage » < **ōs-t-* (suff.), letton *uosto* « port » ; **s-* « lancer » : skr. *asyati* « il lance », skr. *iṣuṣ* « trait, flèche », *preṣ-* « lancer » < *pra* + *is-*, ἰός « flèche » < **īs-*, ὀϊστός > att. οἰστός « trait, flèche » < **os* (red.) *-is-* ; **s-* « rassasier » : Hom. ἄασαι < **ə₂s-s-* (suff. d'aoriste), ἄμεναι < **ασμ-* < **ə₂s-* « rassasier » ; **s-* « dedans » : ἐς « dans », hitt. *istarna* « dans » < **is-* (suff. *ter-* ; cf. *inter, internus*) ; **s-* « auprès » : skr. *āsād* « depuis les environs de » < **ōs-* (*ōd*, désin. d'ablatif) ; **s-* « hors de, loin de » :

béotien ἐς « hors de », v. slave *is-*, v. prussien *is* « hors de » ; **s-* « limite » : lat. *ōs*, g. *ōris* « bordure, rivage », ἔστε « jusqu'à », skr. *acchā* < **esk-* (< **es-*) « jusqu'à » ; **s-* « aimer, désirer » : hitt. *assiya-* « aimer », *assus* « aimable », skr. *iṣmas* « désir », *icchati* « il désire » < **is-sk-*.

Il serait facile, mais peu utile, de donner, pour d'autres consonnes radicales, des listes assez longues. Citons seulement quelques exemples : *ed-ere* « manger » ; *agere* « agir » ; *ag-er* ; *co* + *ēpī* ; *op-s* ; *op-us* ; *nē* (négation) ; μή (négation) ; οὐ (négation) ; **y-* dans *ūnus* < **oinos* ; **y-* « faire, sacrifier » dans hitt. *iya-* ; **k-* « mourir » dans hitt. *ac*, *ec* « mourir », v. irland. *ec* « mourir » ; **ϝ-* « pleuvoir » dans ὗει « il pleut », hitt. *hēu-* « pleuvoir » ; **t-* « feu » dans v. perse *atar* ; **t-* « sombre » dans lat. *āter* ; **n-* « souffle » dans skr. *aniti* « il respire », *prāṇas* « vie » < **pra* + *an-* ; **p-* « eau » dans skr. *āpas*. Etc.

L'existence de la racine à une seule consonne est donc hors de doute. Meillet, dans l'*Introd. à l'étude comp. des langues indo-europ.*, 5e édit., p. 144, signale bien son existence, mais n'y voit pas un type normal ; ce serait le type formé de deux consonnes auquel manquerait la première consonne. Kurylowicz et Benveniste ont, en effet, ramené le type à consonne unique au type à deux consonnes, en admettant qu'une consonne, un schwa, avait disparu à l'initiale des mots qui présentent une consonne radicale seulement ; *esse*, par exemple, aurait eu **∂_1s-*, *agere* *∂_2g-* comme consonnes radicales primitives ; puis, phonétiquement, ∂_1 aurait disparu devant voyelle et devant consonne sans laisser de trace ; ∂_2, conservé seulement en hittite sous la forme de *h-*, aurait également disparu partout dans les autres langues indo-européennes ; il aurait seulement donné le timbre *a* à l'*ĕ* qui le suivait : hitt. *hant-* : ἀντί, lat. *ante* < **∂_2ent-*. Mais cette théorie n'a, dans les faits, aucun support solide ; de plus, elle est contredite par des formes telles que *ēgī*, *co* + *ēpi*. En effet, *ăgō* continue nécessairement **∂_2gō* ou **∂_2egō*. Mais le parfait *ēgī* exige que ce ∂_2 soit une variation vocalique et non une consonne ; en effet, **∂_2eg-* donnerait **ag-*, qui, par l'allongement du parfait, deviendrait **āgī*, car $\partial_2 e > a$. Même raisonnement pour *co* + *ēpī* à côté de *apiscī* « saisir » ; *∂_2ep-* donnerait au parfait **āp-*, et non *ēp-*. De plus, ce mot est attesté en hittite sans ∂_2 sous la forme *ēpmi*, 3e pl. *apanzi* « je saisis, ils saisissent », *appant-* « prisonnier ». L'alternance vocalique

de *p-* est donc ici *ĕ*, *o*, *ə*$_2$. Dans *agō*, *apiscor*, l'*a* continue donc *ə*$_2$ voyelle et non consonne ; la racine de ces mots est donc formée d'une seule consonne.

Certaines racines formées normalement de deux consonnes ont cependant des formes à une seule, sans que le sens du mot en soit affecté. C'est en particulier le cas des racines de τίθημι et de δίδωμι. Au singulier, le sanskrit leur répond par *dadhāmi* et *dadāmi*, avec racines **dheə-*, **doə*$_2$-. Mais, au pluriel, le sanskrit dit *da-dh-mas*, *da-d-mas* avec racines **dh-*, **d-* sans schwa. Ce fait doit être une survivance indo-européenne, car, en sanskrit, ni la phonétique ni la morphologie ne peuvent l'expliquer. Le grec confirme, d'ailleurs, cette conclusion, car le vocalisme de *dare* montre que la racine de ce mot était **də*$_2$-, quand elle avait deux consonnes ; or, si δίδωμι s'explique bien par **doə*$_2$-, δίδομεν ne s'explique pas par le degré zéro **də*$_2$-, qui donnerait *δα-. Il s'explique bien, au contraire, comme une innovation grecque qui a inséré une voyelle ayant le même timbre que la longue du singulier : δίδομεν (au lieu de *διδμεν) d'après δίδωμι. De même s'explique sans doute τίθεμεν d'après τίθημι, au lieu de *τίθμεν qu'indique la forme sanskrite ; il est vrai que τίθεμεν peut continuer **ti-thə*$_1$- ; mais cette forme a-t-elle existé? La variation radicale *th-*, *d-* avec ou sans schwa, n'est pas plus étonnante que, par exemple, le fait que le latin a, à côté de *semel* < **sem-*, la forme *ās* « unité » < **ə*$_2$*s-* sans *m* ; cf. encore la variante **sen-* « un » en grec : εἷς, gén. ἑνός.

La racine à deux consonnes étant posée comme le type normal, on considère souvent les consonnes radicales, qui, en certains mots, dépassent ce nombre, comme étant des élargissements de la forme normale à deux consonnes qu'on trouve en d'autres mots. Ainsi Ἑλπω aurait la racine **wel-* avec élargissement *p*, parce qu'on trouve **wel-* en des mots de sens analogue. Mais ce concept de l'élargissement est inutile et sans fondement dans les faits. Il suppose qu'une racine est constituée essentiellement par les consonnes initiales. Or, la première consonne peut manquer sans changer le sens. Ainsi l'on a skr. *açru* « larmes » à côté de lat. *lacruma* ou *dacruma*, gr. δάκρυ ; lat. *lac*, *lactis* à côté de γάλα, g. γάλακτος ; v. prussien *insuwis*, v. slave *jezyku* « langue » à côté de lat. *lingua*, *dingua*, got. *tuggô*, all. *Zunge* « langue » ; lat. *aper* « sanglier » à côté de κάπρος ; λιαρός « chaud, tiède » à côté de χλιαρός ; skr. *sṿídyati* « il sue » à côté de *kṣṿídyati* : m. s. ; εἴδω à côté de λείβω

« verser un liquide » ; μόρφνος « sombre » : ὀρφνός : m. s. ; *vomere* à côté de ἐμέω « vomir » sans F- ; le parfait de *sistō* et de *stō* est *stetī*, celui de *spondeō* est *spopondī*, celui de *scindō* est *scicidī*, où la seconde forme de la racine n'a pas l'*s-* qui commence la première forme ; *stria* « sillon » à côté de *triō* « bœuf de labour » ; τέγη à côté de στέγη « toit » ; μῖκρός : σμῖκρός ; en sanskrit **t* et **sth-* dans *tiṣṭhāmi*, et il y a un très grand nombre de doublets avec ou sans *s-* initial (dit *s-* mobile) dans les diverses langues indo-européennes.

La deuxième consonne n'est pas plus essentielle que les autres : on a πτέρνα à côté de *perna*, χθών à côté de *humus* ; χθές : *herī* ; πτόλεμος, πόλεμος ; πτόλις, πόλις ; skr. *bhanakti* « il brise » (racine **bh-ogh-*), mais lat. *frangō*, all. *brechen* ; v. h. all. *sarf*, mais v. h. all. *skarf*, all. *scharf* « tranchant » ; anglais *speak*, mais all. *sprechen* « parler » ; skr. *dadmas* « nous donnons » : *dadāmi* « je donne » ; *dadhmas* « nous plaçons » : *dadhāmi* « je place », où **də₂-*, **dhə₁-* alternent avec **d-*, **dh-* sans schwa. Etc.

Toutes les consonnes d'une racine pourraient donc être considérées comme des élargissements d'une réalité insaisissable ; le concept de la racine s'évanouirait. Pour rester dans la limite des faits, il faut donc admettre qu'une racine consiste dans la consonne ou les consonnes qui ne peuvent pas être interprétées comme des suffixes ; peu importe le nombre des consonnes : dans *ās*, **se-* de ἑ-κατόν « un cent », skr. *sa* + *hasram* « un millier » il y en a une ; dans εἷς, gén. ἑνός, hitt. *sanas* « un », il y en a deux : **s-n-* ; dans *semel*, il y en a deux : **s-m-*, et la seconde est différente ; etc. Il y a suffixe dès qu'une consonne affecte d'une nuance spéciale le concept de la racine : *da-*, *dator*.

Chacune des consonnes d'un mot peut être précédée de voyelles qui varient selon la déclinaison, la conjugaison, la dérivation, la composition, mais sans changer le sens du mot ; la première consonne d'un mot ne fait pas exception : ἀγορά, ἐγείρω, *anima*, skr. *īpsati*. Ainsi disparaît le concept arbitraire de la « voyelle prothétique ».

4° *Variations dans le nombre et la qualité des consonnes de la racine.*

Dans un mot, la *racine* est ordinairement posée une seule fois,

mais assez souvent elle est *redoublée*, et alors ou bien les deux formes sont identiques ou l'une d'entre elle est plus courte que l'autre, ou bien encore les éléments, sauf l'initial, sont différents. Chacune de ces formes constitue la racine d'un mot existant pour lui-même. C'est ce que prouvent : 1° le fait qu'en latin *fefellī* contient un *-f-* intérieur au lieu de *-b-* qu'on attendrait si *fefellī* avait toujours été un seul mot ; 2° le fait qu'en sanskrit védique une forme telle que *bál-balīti* a deux accents ; 3° le fait que les deux formes de la racine peuvent avoir en même temps un degré vocalique normal *e*, *o* : ἐγρ-ήγορα, ὄλ-ωλα (avec l'allongement de la voyelle de la seconde forme au parfait), γέρ-γερα « nombreux », *bál-balīti*, *bhárī-bharti* « il porte ».

Exemples : *a)* les deux formes sont égales : ἀκωκή, ὄπωπα, ὄλωλα *terri* + *tōrium* ; πορφυρω, γαργαίρω, μαρμαίρω, καρκαίρω, παμφαίνω, βαμβαίνω ; *tintinnāre*, *carcer*, μερμηρίζω ; skr. *badbadhe*, *varvart(t)i*, *marmṛjyate*, *ghanighnat-*, etc. — *b)* Les deux formes sont inégales, ce qui est le cas ordinaire ; la forme la plus longue précède le plus souvent, mais non toujours : skr. *çaçvant-* « tout » < **ke* + *kw-on-* : lat. *cunctus* < **k-un* + *k-* ; *grex*, g. *gregis* < **gr* + *eg* (cf. ἀγείρω < **ə₂g-er-*) ; κοχώνη ; κέρκος « queue » < **k-er* + *k-* ; *popīna* « gargote » ; πόρπη « agrafe » < **p-or* + *p-eə₂* ; *si* + *stō*, *pe* + *puli*, exemples de la nombreuse catégorie du redoublement au présent, à l'aoriste et au parfait. — *c)* Une même racine dans un même mot paraît α) sous forme d'un groupe consonne + consonne, β) sous une autre forme commençant par la même consonne initiale suivie soit de la même consonne finale, soit d'une autre : *r*, *l*, *m*, *n*, *y*, *w* ; ποι+πνύω, ποι+φύσσω, παι+φάσσω, πομ+φόλυξ, πέμ+φιξ, πεμ+φρηδών *gurgulio* ; *cancer*, καρκίνος, où les deux formes sont en ordre inverse.

Chacune de ces formes était la racine complète du mot ; la première était employée soit avec voyelle *i* de liaison : skr. *bhari* + *bharti*, soit sans cette voyelle : *car* + *cer*, sans désinence, comme dans les composés. Les mots à redoublement sont, en effet, des composés intensifs, comparables au type français : *il est fort*, *fort* ; *très*, *très grand* ; italien *bello*, *bello*.

Par suite, chacune de ces formes, employée seule, pouvait suffire à former un mot ayant un sens identique ou apparenté. C'est, en effet, ce que j'ai été forcé de constater en composant le *Dictionnaire étymologique* ; un concept exprimé par une seule consonne

radicale, par exemple **s-* « unité quelconque » dans lat. *ās*, tokh. *se* « un, une fois », est souvent exprimé, sans nuance nouvelle, par un groupe formé de cette racine + une autre consonne quelconque : hitt. *sanas*, εἷς < **s-en-* (cf. gén. ἑνός) « un » ; lat. *semel* « une fois », skr. *samas*, got. *sums* (cf. anglais *some*) « un quelconque ».

s-, pronom réfléchi : *sē*, ἑ < **se* ou **s-we*, lat. gén. *suī* < **s-u-*.

t-, et *tw-* : *tē*, *tū*, σέ < **twe*, σύ < **tu*.

s-, et *s-* + cons. « semer » : lat. *serō* < **si-* (red.) *sō*, hitt. *has-* ; mais skr. *savati*, σπείρω.

s-, *s-d-* : skr. *āste* « il est établi », *sam* + *as-* « placer ensemble » ; mais *sadas* « résidence », lat. *sīdere* « établir ».

m-, *m-n-*, négation : μή, lat. *minus* dans *quō* + *minus*.

n-, *ng-*, négation : *nē*, *neg* + *legō*, *negāre*.

s-, *s-t-* « être » : lat. *esse*, skr. *asmi* ; mais tokh. B. *ste* « il est » ; cf. lat. *status* > fr. *été* dans *j'ai été* ; *con* + *stāre* « être ».

p-, *p-d-* : skr. *pāpas* « mauvais », mais lat. *pejor* < **ped-yōs*, anglais *bad* « mauvais » < **bhodh-*.

d-, *dw-*, *dr-* « haïr » : lat. *ōdi*, skr. *dvēṣmi* « je hais », *druh-* « haïssant ».

k-, *kr-*, *ktr-* « mort » : hitt. *ak-*, *ek-* « mourir » ; κήρ « mort, déesse de la mort », κτέρες « les morts » (Hésych.).

k-, *kr-*, *kl-* « ensemble » : lat. *co-* « ensemble », german. *ge-* (en composition) « ensemble » ; mais *acervus*, κόρθις, angl. *hoard* « monceau », lat. *grex*, ἀγελή « troupeau ».

s-, *sc-*, *sd-* « ensemble » : tokh. B. *ese* « ensemble » ; mais lat. *socius*, *sodālis*.

Etc. Presque chaque groupe sémantique du *Dictionnaire* donne des exemples de ces changements consonantiques dans les racines.

Variations analogues dans les suffixes et les désinences.

Les suffixes et les désinences présentent des faits analogues. Pour marquer l'instrument, la seule consonne *-r-* suffit : ἔδρᾱ < **sed-r-*. Mais le suffixe est *-tr-* dans *arātrum*, etc.

De même *-l-*, *-tl-* : *sella* < **sed-l-*, *oculus* < **ok-el-* ; mais *cubiculum* < **-tl-om*.

-m-, *-tm-*, *-thm-*, marquant l'action : *flamma*, φλογμός ; mais ἐφ+ετμή, ἀρθμός, ἄεθμα.

-n-, *-dn-*, *-in-*, *-tin-*, *-m-in-*, marquant l'action : *pro* + *pāgō*,

-inis, ἀγών, *dōnum*, skr. *pānam* « acte de boire » ; *oscēdō*, *-inis* < **-ēd-en-*, *suspīciō*, *-iōnis* < **-ion-*, *āctiō* < **-tiyōn*, *nātiō* ; Hom. ὑσμῖνι (datif) < **-mīn-* ; δεῖμα, g. -ατος < **-mn̥t-*, *aug-men* ou *augmentum*.

Désinences : *-m*, *-s-m*, marquant le génitif pluriel : *homin-um*, *bonārum* < *-som*.

-s, *-is*, marquant la 2e pers. de l'indicatif prés. actif : *agis*, dor. λέγες ; att. λέγεις < *-eis*, λέγοις < *-ois*.

-t, *-it*, 3e pers. sing. : *leg-it* ; λέγει < *-eit*, λέγοι < **-oit*.

-th-, *-sth-* : 2e pers. sing. : γνῶθι, ἔφησθα.

5° *Conséquences relatives à la flexion.*

Comme tout élément d'un mot, racine, suffixe, désinence, consiste en une consonne ou en un groupe de consonnes et que les alternances vocaliques appartiennent à la consonne qui suit la voyelle, il en résulte que *tout élément se termine par une consonne.* Appliquée à la déclinaison, cette conséquence exige que tout thème de nom, substantif ou adjectif, se termine par une consonne, *k*, *t*, *p* (avec leurs formes sonores et aspirées), *m*, *n*, *r*, *l*, *w*, *y*, *ə*. En effet, la 3e déclinaison comprend les thèmes terminés par une consonne quelconque, sauf $ə_1$, e_2, la déclinaison des thèmes en *-ă̆* comprend les mots qui, en indo-européen, se terminaient en $ə_2$; la 5e en *-ē* les thèmes indo-européens, en $ə_1$: *speciēs* < **-eə$_1$-s*. Quant à la 2e déclinaison, elle se distingue de la 3e non par les fins de thèmes qui ont les mêmes consonnes, mais par la forme des désinences : celles-ci commencent par une voyelle, même aux cas qui n'en ont pas aux autres déclinaisons ; ou bien elles ont le degré vocalique *o*, là où la 3e a le degré *e* : *puer-om*, *homin-em* ; *puerō* (< *-ōi*), *hominī* (< *-ei*) ; *puerī* (< *-oi*), *homin-ēs* ; *puer-ōs*, *hominēs* ; *puer-ōrum* (< *-ōsom*), *hominum*, gloss. *boverum* (< *-esom*) ; *puerīs* (< *-ois*), *homin-ibus* ; au nominatif singulier, la 2e déclinaison, sauf quelques cas archaïques, tels que *puer*, *tener*, emploie *-us* < *-os*, qui s'oppose à *-s* sans voyelle de la 3e : *prīncep-s* ; enfin, le génitif singulier présente les oppositions *-ī* dans *puerī* ; *-es* dans *hominis*. On voit ainsi que rien n'autorise la dénomination courante de « voyelle thématique » donnée à l'*-o-* de la 2e déclinaison. Cette dénomination fait croire et suppose que cet *-o-* appartient au thème, et l'on analyse couramment *vērus* en *vēro-s* ; mais on rend ainsi inconce-

vables les formes telles que *puer*, *tener*, *puerī*, *tenerī*, où le thème en *-o-* manque. Cette voyelle n'est pas « thématique », car elle appartient à la consonne de la désinence, dont elle est une variation vocalique.

On constate ainsi que toutes les déclinaisons se ramènent à une seule, comme en hittite, celle des thèmes terminés par consonne.

Cependant, on peut hésiter dans l'analyse de certains mots : « Faut-il couper *cīvi-s* (thème en *-y-*) ou *cīv-is*? » Le génitif *cīvis* ne peut être analysé **cīvi-es* ; le datif *cīvī* ne peut continuer **cīvi-ei* ou **cīvi-i* ; l'accus. *cīvem* ne peut continuer **cīv-im* qui resterait ; il faut donc analyser comme il suit : g. *civ-es*, d. *civ-ei*, accus. *civ-em*. Il en est ainsi de tous les mots latins en *-is*. Il n'y a donc pas de thèmes en *-i-* en latin à la 3e déclinaison, et, au nominatif *civis*, l'*-i-* de *-is* est une alternance vocalique de *-s*.

De même les verbes des types *capiō*, *veniō* ont-ils un thème terminé par un suffixe *-y*? Comme tout élément de mot, un suffixe a un sens et est susceptible d'avoir des variations vocaliques ; ainsi l'*-ā-* de la 1re conjugaison, issu de $*ə_2$, marque l'action ou parfois l'état ; l'*-ē-* de la 2e, issu de $*ə_1$, marque l'état : *senēre*, *albēre* ; les factitifs ont ou bien le degré *ŏ* + suff. $*ə_1$: *monēre*, ou le degré *-ō-* seul : *sōpīre*. Mais, dans *faciō*, *veniō*, on ne constate ni sens spécial ni variation vocalique, pas plus que dans les présents grecs en *-yō* ; l'impératif *fac*, isolé, ne peut s'expliquer par **faci*, pas plus que *dic*, *dūc*, *fer* ne continuent *dice*, *dūce*, **fere*. Sans doute on peut analyser *faciō*, *facis*, *facit* en *faci-ō*, *-s*, *-t*, comme *amō*, *amās*, *amat* en *amā-ō*, *-s*, *-t* ; mais *fac-iyō*, *-is* (< *-es*?), *-it* (< *-et*?) est plus naturel : ce sont les désinences de *legō*, *-is*, *-it*, avec variation vocalique *-i-*.

Au fait général que tout élément d'un mot se termine par une consonne et que les voyelles appartiennent aux consonnes qui les suivent chacune à chacune, on peut opposer cet autre fait que, en certaines formes, les mots se terminent par une voyelle. Il faut distinguer ici deux cas : ou bien cette voyelle constitue une désinence ou un suffixe, en cas de désinence zéro. Par exemple dans *homō*, l'*-ō* continue **-ōn* suffixe indo-européen ; dans *legō*, *-ō* continue soit **-ōm*, soit $*-oə$, désinence indo-européenne de 1re personne ; dans *pede*, *vērē*, l'*-ē* représente un $*-ə_1$, $*-eə_1$, suffixe d'instrumental. Toutes ces formes se terminaient par une consonne, que la phonétique a fait disparaître ; elles rentrent dans le fait général.

Mais, en plusieurs cas, le mot se termine par une brève dépourvue de sens et qui a été ajoutée seulement pour rendre une désinence déjà complète encore plus claire. Primitivement, le génitif de λόγος était *λογος (cf. gén. υἱος du nom. υἱός), avec désinence indo-européenne *-os*. Or, cette forme se confondait avec le nominatif, comme en latin le gén. *civis* se confond avec le nomin. *civis*. La forme est devenue plus claire en ajoutant la voyelle *-o* ou *-yo* ; d'où *λογ-οσο > λόγου, *λογ-οσyο > λόγοιο. Le sanskrit a ajouté ce même élément vocalique au datif des mots en *-as* : *dēvas* « dieu », datif *dēvā-ya*, où **devā-*, correspondant à lat. *divō*, était un datif complet. Le latin a évité la confusion qu'aurait produite un génitif *bonus* auprès du nomin. *bonus* en généralisant le génitif en *-ī* dans ces thèmes. Au cas où la voyelle finale de mot n'ajoute rien au sens, elle est tout à fait comparable à la voyelle finale du premier terme d'un composé où elle n'ajoute, en effet, rien au sens : *agri* + *cola*, λογο+ποιός. Dans ce cas, il serait évidemment erroné de considérer *agri-*, λογο-, comme un thème ; l'*-i*, l'*-o* n'y sont que des voyelles de liaison.

6° *Conséquences relatives à la conception de l'étymologie.*

On le voit, la confrontation de nos théories courantes avec les faits aboutit à la découverte d'erreurs nombreuses relatives aux éléments de formation des mots : rôle des voyelles, des consonnes, caractères des racines, des suffixes, des désinences.

Il en résulte naturellement des changements profonds dans la conception que nous devons nous faire de ces éléments. On en a déjà signalé un certain nombre. Nous allons montrer encore d'autres changements qui affectent l'étymologie et certains faits de morphologie et de syntaxe.

Dans les recherches d'étymologie, on se préoccupait sans doute non seulement de la forme des mots, mais aussi du sens. Mais on se laissait guider par la forme bien plus que par le sens, et, quand on croyait avoir constaté une identité de forme indo-européenne entre deux mots de sens différent, on s'ingéniait à torturer les sens pour les faire coïncider. Ainsi, constatant l'identité de forme de *cubāre* avec *ex* + *cubāre*, on admettait que celui-ci était un composé de celui-là ; les sens « être couché » et « faire office de sentinelle, veiller sur » sont évidemment fort loin l'un de l'autre. Mais

on pouvait faire des hypothèses pour les rapprocher, et l'on ne se laissait pas effrayer par l'impossibilité de montrer dans les textes les déformations étranges qu'on faisait subir au sens. Mais, ayant constaté que les variations vocaliques et consonantiques et les formes variées des racines donnaient à la forme indo-européenne une telle élasticité, que, de ce point de vue, on pouvait concevoir, pour tout problème étymologique, une multitude de solutions également vraisemblables, j'en ai conclu que la parenté de la forme, à elle seule, n'a aucune valeur positive pour l'étymologie, même si elle va jusqu'à l'identité ; elle n'a de valeur que dans les mots qui ont un sens apparenté ; d'autre part, il est évident qu'on ne peut pas considérer comme apparentés des mots de même sens, s'ils n'ont rien de commun dans la forme de leur racine.

La parenté de sens ne doit pas être imaginée par nous ou conçue par raisonnement. Pour qu'elle soit assurée, il faut qu'elle soit contenue dans les faits ; il faut que les mots dont on recherche la parenté aient des emplois qui attestent cette parenté.

Citons quelques exemples où la similitude de forme a fait illusion et conduit à des rapprochements de sens arbitraires.

On a pris l'habitude de mettre ensemble οἶδα < Fοῖδα, all. *ich weiss*, skr. *veda* « je sais », avec lat. *vīdī*, gr. (F)εἶδον « j'ai vu ». Mais jamais οἶδα, *veda*, *ich weiss* ne signifient « j'ai vu » ; jamais *vīdī*, εἶδον ne signifient « je sais ». Le rapprochement de ces mots ne repose donc que sur une hypothèse, pour le moins arbitraire, de la parenté des concepts « savoir » et « voir ».

C'est la ressemblance entre *veterīnae* et *vetus*, gén. *veteris*, qui a fait rapprocher ces mots. Or, *veterīnae* (f. pl.), *veterīna* (n. pl.) désignent des bêtes de somme ou de trait, et *veterīnārius*, qui en dérive, est le médecin vétérinaire, c'est-à-dire du bétail ; ce dérivé montre que *veterīnae* désignait le bétail en général, lequel pouvait ordinairement servir à porter ou à traîner des fardeaux. Pour rapprocher le sens de ces mots, on a supposé que *veterīnae* aurait désigné ces animaux vieillis. Mais rien dans le sens de *veterīnae* ni de *veterīnārius* ne confirme cette hypothèse. Au contraire, sens et forme unissent immédiatement ces mots à hittite *huitar* « bétail », < **ə*$_2$*uitor*, qui est un dérivé de la racine **ə*$_2$*u-i* « vivre, doué de souffle vital ».

Se laissant guider par la forme, on a supposé que *issula* (Plaute) « maîtresse » (diminutif), bas latin *isse*, *issa* « maître, maîtresse »

étaient des formes altérées de *ipse* « lui-même », que les esclaves employaient, en effet, pour désigner « [le maître] en personne ». Mais, sans compter que *-ps-* > *-ss-* est plus qu'étrange pour l'époque de Plaute, le sens et la forme permettent d'identifier *isse* avec hitt. *ishas* « maître » < **is-* $\partial_2 os$. Il faut donc poser *isse* < **is-*, avec gémination expressive, et ce mot s'identifie à son tour à la forme courante *erus*, *era* « maître, maîtresse » qui continuent **is-* sans gémination ; cf. *serō* « je sème » < **sisō*.

Depuis l'antiquité on explique *auctor* comme le substantif d'agent d'*augēre*, *auxī*, *auctum* « croître ». Or *auctor* signifie non « celui qui fait croître », mais « celui qui crée, qui réalise, qui fonde » : *auctor gentis*, *frūgum*, *sceleris*, *caedis*, *dēfectionis*, etc. ; *auctor cīvitātis* « fondateur de cité » ; *auctor* se dit aussi de celui qui a composé un ouvrage littéraire ou artistique, de celui qui a donné un conseil, qui a présenté une loi, etc. Et *auctōritās* a tous les sens dérivés de ceux qu'on vient de dire, mais aucun indice de l'idée de « croître ». *Auctor* doit donc être séparé d'*augēre*.

A cause de la similitude de forme, on a essayé d'expliquer *ex* + *plōrāre* « explorer » comme un composé de *plōrāre* « pleurer, crier », en supposant que *explōrāre* aurait été un terme de chasse signifiant « crier » pour chasser le gibier. Mais cette hypothèse est en l'air, et elle reste loin du vrai sens. Au contraire, ce sens est exactement celui de v. h. all. *forscôn*, all. mod. *forschen* « explorer », qui présente deux des consonnes radicales du verbe latin : *p-r-* ; or l'élément *r* peut avoir la forme *-lr-*.

On considère généralement *sūmere* comme un composé d'*emere* et l'on pose **subs* + *mere*, en admettant ou bien que **mere* continue *emere*, ce qui paraît scandaleux du point de vue phonétique, ou que **mere* est une forme de *emere* au degré zéro de la syllabe initiale. Mais le tokharien A emploie *sum-* « prendre », le tokharien D *somp-* « prendre ». Il est donc très vraisemblable d'admettre que *sūmere* n'a aucune parenté avec *emere*.

Invenīre est-il un composé de *venīre* « venir »? *Venīre* ne signifie pas « trouver », *invenire* ne signifie pas « venir ». Donc leur rapprochement est une hypothèse arbitraire. De plus, le hittite fournit *wemiya* « trouver », l'irlandais *finnaim* < **vin-* « je trouve », le sanskrit *vindáti* « il trouve » ; on voit que *invenire* est un composé d'un *venīre* « trouver », différent de *venīre* « venir ».

Omittere et *mittere* « omettre de faire ou de dire » ne diffèrent que

par le degré vocalique (*o*, zéro) de leur première consonne. On les identifie à *mittere* « lancer un trait, envoyer ». Jamais *omittere* n'a ce sens ; mais il signifie « jeter, rejeter, laisser s'échapper, laisser s'en aller ». L'union de ces derniers sens entre eux est naturelle ; leur groupement avec « lancer en général, lancer un trait » est garanti par gr. παρίημι « rejeter, laisser s'échapper », qui est un composé de ἵημι « lancer, lancer un trait ». On a donc raison d'identifier *omittere* avec *mittere* « lancer un trait » ; mais l'identité de forme n'y suffit pas ; il faut que la parenté du sens soit garantie par l'attestation de cette parenté.

Putāre a deux sens très différents : « couper, élaguer des arbres, tailler » (d'où, par exemple, *am* + *putāre* « amputer ») et « penser, estimer », d'où *com* + *putāre* « compter », *dis* + *putāre* « examiner en ses diverses parties », *re* + *putāre* « calculer, réfléchir, examiner ». On a tenté de les dériver d'un sens plus général « rendre pur, nettoyer ». Mais, si « tailler un arbre » peut à la rigueur passer pour une espèce du genre « purifier », il est évident que le concept de « penser, croire, estimer, calculer » est radicalement différent. En ce dernier sens, il rejoint skr. *bodhati*, *budhyate* « il pense, reconnaît, revient à la conscience et à la connaissance, s'éveille » ; d'où le participe parf. *buddhas*[1], qui a la connaissance parfaite, dont la connaissance s'est complètement « éveillée ou mise en acte » ; s'éveiller, c'est, en effet, passer à l'état conscient ; penser avec force, c'est s'éveiller plus énergiquement ; c'est ainsi que Kant disait que la lecture de Hume l'avait réveillé de son sommeil dogmatique. *Putāre* a un suffixe *-ā-* qui indique un état déjà constitué ; cf. *cubāre* à côté d'*accumbere*.

La forme unit *dīligere* « aimer » à *legere* « rassembler, choisir » et à ses composés tels que *colligere*, *dēligere*, etc. Mais le sens est tout à fait différent. De même celui de *cēnsēre*, *suscēnsēre* « être en colère » diffère tout à fait de celui de *cēnsēre* « exprimer un avis ». Il n'est donc pas possible de les identifier.

En effet, un mot est défini par l'union d'une forme avec un sens. Dès que la forme est différente, l'idée étant identique, le mot est différent : ἵππος est évidemment différent de lat. *equus*. Il en est de même, si le sens diffère, la forme restant identique : ainsi *vitellus* « jaune d'œuf » est un mot différent de *vitellus* « veau ».

1. D'où le surnom de *Bouddha*, donné à Çakyamouni pour le caractériser comme « ayant la connaissance parfaite, étant tout à fait éveillé ».

Je termine cette série d'exemples par un cas amusant et instructif. Uhlenbeck, dans son *Kurzgefasstes etymol. Wörterbuch der altindischen Sprache*, se laissant guider par la forme, affirme que le « sens propre » de skr. *paṣṭhavāṭ* est « portant sur son dos ». Et, cependant, le seul sens attesté est, comme il le dit, « taureau âgé de 4 ans » ; le féminin *paṣṭhauhi* signifie, en effet, « vache âgée de 4 ans ». On se demande vainement quel rapport il peut y avoir entre le « sens propre » et le sens attesté, si jamais des taureaux et des vaches ont porté quelque chose sur leur dos, et pourquoi la quatrième année de ces animaux, ni plus ni moins, serait caractérisée par ce fait. Il est tout naturel de supposer que ces mots contiennent deux thèmes, l'un signifiant quatre, l'autre « année ». Or, ces deux thèmes existent effectivement, comme on peut le voir dans mon *Dictionnaire*.

En s'imposant de grouper les mots d'après le sens d'abord, on se trouve amené à considérer des problèmes auxquels on ne songeait pas. Ainsi j'ai été amené à me demander en quel groupe le sens demande de ranger les pronoms réfléchis. Le sanskrit donne une indication utile : il emploie couramment comme pronom réfléchi *atman-*, qui, comme substantif, signifie « âme, personne, essence propre, souffle vital » et qui, étymologiquement, est parent de all. *Atem* « respiration », gr. ἀτμός « souffle, exhalaison ». En latin, *animus* équivaut aussi au réfléchi en certaines locutions : *cum animō* ou *sēcum reputāre* ; *ex animī meī sententia* équivaut à *mea sententia* ; dans *animadvertere*, *anim-* a la valeur du réfléchi ou du moyen grec, ce qui revient à peu près au même.

Cette parenté de sens ainsi établie nous invite à rapprocher lat. *sib-i*, gr. σφεῖς, σφέτερος de *spiritus*, σπυχή ; de même *ipse*, de ψυχή ; *sē*, *suī*, *suus*, skr. *sva-* « son propre », *svayam* « soi-même », gr. ἕ < **swe*, ἑός < **sew-os*, de skr. *ásus* « souffle vital, vie », de got. *saiwala*, v. h. all. *seula*, all. *Seele*, angl. *soul* « âme » < **sew-* ; en gotique *swēs*, en ancien anglais *swœs* signifient « propre, particulier », ce qui est une nuance du réfléchi.

Le skr. *sva-bhava-* « être propre, caractère particulier » montre qu'il est légitime de dériver ἦθος « caractère propre » du thème **sw-* du réfléchi, si l'on pose ἦθος < **swēth-*, comme on le fait ordinairement. De même *svēsco* peut être dérivé du même thème, car une habitude est une seconde nature, elle n'existe que quand elle est devenue partie de notre être propre.

En latin, *peculiaris* signifie « propre, particulier, qui se rapporte à une individualité ». Cet adjectif est dérivé de *pecūlium* « bien particulier » à un individu autre que le père de famille, donc à une femme, à un enfant, à un esclave. A son tour, *pecūlium* est évidemment dérivé de *pecū* « bétail, gros ou petit » ; ce thème **pek-* « bétail » est attesté en sanskrit, en iranien, en germanique, en ombrien. Or, le bétail est normalement désigné par une racine signifiant « être vivant, doué de souffle vital ». En ce sens plus général, la racine **pek-* pouvait désigner un vivant personnel ; c'est ce que suppose le sens des dérivés *pecūlium*, *pecūliaris*. Et ce sens invite à rapprocher *pecū* de gr. σπυχή « âme ».

En composant le *Dictionnaire étymologique grec et latin*, je me suis laissé guider d'abord par le sens le plus ancien de chaque mot, sens observé avec toute l'exactitude possible dans les faits attestés, mais non construit, comme le prétendu « sens propre » ou « der eigentliche Sinn », dont parlent nos étymologistes, et qui est généralement arbitraire et non attesté dans nos documents. Le sens est une réalité beaucoup plus stable que la forme ; cependant, en certains mots, il a évolué ; il faut naturellement être attentif à son histoire et remonter aussi haut que possible. J'ai donc groupé les mots d'abord d'après les concepts qu'ils expriment, ce qui m'a amené à dresser un tableau très intéressant des groupes d'idées, groupes que, eux aussi, j'ai non construits, mais constatés dans les vocabulaires du latin et du grec[1]. Puis, dans chaque groupe sémantique, j'ai disposé les mots en les rangeant selon la forme de leur racine. Ainsi les rapprochements se sont faits d'eux-mêmes, souvent à ma grande surprise. Un grand nombre d'étymologies se sont ainsi révélées sans que je les aie cherchées, sans que ma volonté de combinaison y soit intervenue. Par exemple, θυγάτηρ est venu se ranger auprès de τίκτω, τέκνον ; *ex* + *cubāre* auprès de la racine sanskrite *gup-* « veiller sur, protéger ». L'ancienne méthode étymologique, celle que j'avais pratiquée, comme tant d'autres, n'aboutissait généralement qu'à des solutions incertaines et arbitraires, plus ou moins vraisemblables. C'est ce que montrent presque tous les articles du *Dictionnaire étymologique* de Walde, surtout la dernière édition de Hofmann ; on y trouve résumés un

1. Ce tableau correspond, en une certaine mesure, à la liste des concepts élémentaires d'une langue, que Leibniz demandait dans sa *Caractéristique universelle*.

grand nombre d'essais, dont le plus souvent aucun ne s'impose. Au contraire, la méthode que j'ai suivie ne laisse pas souvent libre jeu à la fantaisie arbitraire.

De plus, dans l'ancienne conception de l'étymologie, on estimait avoir résolu un problème, quand on avait identifié un mot à ses correspondants dans les diverses langues indo-européennes, par exemple *pater* : πατήρ, skr. *pitar-*, all. *Vater*, etc. Mais on avait ainsi reconnu seulement que tel mot était indo-européen avec cette forme et ce sens ; on n'avait que reculé le problème réel de l'étymologie, qui est de reconnaître pourquoi tel mot unit telle forme à tel sens. Faire l'étymologie du mot fr. *liseur*, ce n'est pas ramener ce mot à un prototype plus ancien, mais montrer qu'il est né dans un ensemble de mots où l'action qu'il désigne était exprimée par des formes apparentées. De même l'étymologie d'un mot latin consiste à reconnaître la forme la plus ancienne de ce mot et le sens le plus ancien et à mettre ce mot dans l'ensemble linguistique où l'on comprend que cette forme et ce sens pouvaient être unis.

En appliquant cette méthode, j'ai constaté que non seulement, comme il semblait jusqu'ici, quelques centaines, mais la très grande majorité des mots latins dérivent de l'indo-européen.

Enfin, dans l'étude des problèmes étymologiques, on admettait généralement, le plus souvent sans le dire, qu'il fallait partir de représentations aussi concrètes que possible. Or, les faits, si l'on veut bien les regarder, montrent que les conceptions les plus abstraites et les plus générales sont aussi bien attestées, aussi courantes que les autres ; ainsi l'idée de l'être et de sa négation, l'idée du devenir, de l'unité, de l'action, de la vie, etc. Les mots les plus anciens ont avec d'autres mots une parenté logique, qui correspond absolument à notre pensée actuelle, sans aucune trace d'un stade prélogique. Et même la logique des langues que j'ai analysées m'a souvent très surpris[1] et instruit par sa précision et son exactitude. C'est à la lumière de cette logique que je me suis aperçu, un peu tard, que le groupe de la totalité n'avait aucune indépendance, mais rentrait dans le groupe de l'ensemble ; de même, j'ai dû apprendre que l'idée de donner est une espèce de l'idée de faire, que l'idée de s'éveiller rentre dans la catégorie géné-

1. Si bien que j'avais l'impression d'être resté moi-même à un stade prélogique sur plusieurs points.

rale de « penser », que l'idée de « mesurer » rentre dans la catégorie de « limiter » ; etc.

Tout cela montre qu'il faut rendre à l'esprit créateur la place centrale qui lui appartient dans l'étude linguistique. On n'a que trop oublié qu'une langue est un outil, une technique de l'esprit ; on ne s'est guère occupé que du matériel de la langue : voyelles, consonnes, racines, syllabes, etc.

7° *Survivances dans les modes et leur emploi syntaxique.*

Le problème de la formation des modes du verbe s'éclaire à la lumière des faits que nous avons envisagés.

Sur ce point aussi, l'indo-européen ne présentait pas d'unité. Le hittite distingue naturellement les différents modes de l'affirmation : le réel, le vraisemblable, la pure représentation, l'irréel, c'est-à-dire l'affirmation conditionnée par des conditions irréelles. Mais il les exprime en ajoutant la particule *man* à son mode unique, l'indicatif ; *man* auprès du présent exprime le vraisemblable ou la pure représentation ; *man* auprès du passé exprime l'irréel. Au contraire, le grec, le sanskrit, le latin distinguent ces modes en ajoutant certains indices phonétiques aux thèmes du verbe, mais il n'y a pas coïncidence exacte entre ces différents indices ; par exemple, la pure fiction est exprimée en grec par l'optatif seul ou avec ἄν, particule qui rappelle *man* hittite, mais en latin par le subjonctif seul.

On considère ordinairement ces indices des modes comme des suffixes. Or, un suffixe consiste en une consonne, seule ou groupée, qui, ajoutée à un thème, forme un mot nouveau ; par exemple, *monēre*, *monitus*, *monitor*, *monitiō* sont des mots différents, qui sont distingués par des suffixes différents, des consonnes exprimant un sens. Mais les modes ne constituent pas des mots nouveaux, pas plus que les personnes ou le nombre : *moneam*, *moneās* n'est pas un mot différent de *moneō* ; il exprime seulement la manière dont, en chaque phrase, le concept « avertir » est affirmé ; comme le nombre et la personne sont aussi seulement des particularités du verbe variant avec chaque phrase. De plus, les marques des modes ne consistent pas en des consonnes, mais en des variations vocaliques de la consonne ou des consonnes qui constituent la désinence : *monēē-s* indique le réel, *mone-ās* le vraisemblable ou la

pure représentation, *monē-rem* l'irréel ; de même en grec λέγεις (= réel) ne diffère de λέγοις (= pure représentation), λέγῃς (= vraisemblable) que par des variations vocaliques de la désinence personnelle ; ces variations ne sont pas d'ailleurs toujours les mêmes dans un même mode ; ainsi δείξ-αιμι a δείξ-ειας comme 2e personne.

Tous les indices de modes sont des variations vocaliques. L'indicatif est marqué en latin par le degré vocalique zéro dans le type *es* < *es-s*, *est* < *es-t*, *s-umos*, *es-tis* ; *fer-s*, *fer-t*, *fer-imus*, *fer-tis*, *vi-s*, *vul-t*, *vul-tis*, etc. Le subjonctif est marqué soit par le degré *-e-* quand il s'oppose au degré zéro, ce qui est le cas dans *eris*, < **es-es* « tu seras », futur (= ancien subjonctif) et au futur antérieur (ancien subj. du thème du parfait) : *amaver-is*. L'indicatif présent, dans la conjugaison du type *legō*, est marqué par le degré *-e-* : *leg-is* < *-es* ; en ce type, le subjonctif *legam*, *-ās* a un *ā* comme indice, ce qui donne les variations *-am* < **-eə₂m*, *-ās* < *-**eə₂s*, etc. Ailleurs, le subjonctif est marqué par le degré *-ē-* : *amēs* < *ama-ēs*, *amārem* < *-ēm*, *amāvissem* < *-ēm*[1] ; au parfait, l'indice est *-i-*, *amāverim*, *-īs*, ce qu'on peut interpréter soit comme une variation vocalique, soit comme un *-y-* consonne, si on l'identifie à l'*i* de l'optatif et de l'indicatif grec : λύοις, λύεις.

En grec, quelques survivances ont un subjonctif ou un futur à voyelle brève : hom. ἴομεν, βήομεν, etc. ; à Tarente, πραξει, λαβει ; en Crète, δεικσει, etc. ; en attique les futurs ἔδομαι, πίομαι, et tous les futurs en -σω, -σεις. Ordinairement, le subjonctif a le degré long de la voyelle : λύωμεν, λύητε.

L'optatif a des désinences à deux[2] consonnes : un *-y-* est ajouté à la consonne ordinaire de chaque personne. Dans un type d'optatif, c'est ce *-y-* qui a les alternances vocaliques : λύ-οις, λύ-οι ; en quelques dialectes, l'opt. a le degré *-e-* : arcadien δια-|-χωλυσει, etc. Le degré *-oi-* est attesté par le hittite à l'indicatif dans la désinence de 2e pers. sing. *-ais* et *-aisi* ; le degré *-e-* est normal à l'indicatif grec : λύεις, λύει. On voit par là que le fait d'avoir un *-y-* devant la consonne ordinaire de la désinence personnelle n'a, par lui-même, rien qui soit spécial à l'optatif. — Dans le 2e type d'optatif, c'est

1. De même au futur *legēs*, *leget*, qui est un ancien subjonctif ayant comme indice le degré *ē* de la désinence.

2. Comme le subjonctif latin *-ās* — **eə₂s*, etc.

la 2e consonne qui a les variations vocaliques et le *-y-* est au degré zéro : lat. *siem*, *siēs*, *siet*, *sient* ; grec εἴην, εἴης < **es-iyēn*, *es-iyēs* ; au pluriel paraît le degré zéro auprès des deux consonnes de la désinence : *sīmus*, *sītis* (d'où *sim*, *sīs*, etc.) ; εἶμεν, εἶτε < **es-ι-*. Ce même optatif est attesté en Crète avec le degré *-e-* non allongé auprès de la 2e consonne : δικαχσιε < *-iyet*, Fερχσιεν. En latin, le type *faxim*, *amassim* n'a jamais de degré vocalique *e*, *o*.

Au lieu du degré vocalique zéro simple, *-$ə_2$-*, variation vocalique du degré zéro, paraît dans l'optatif en -ειᾰ- : δείξαιμι, δείξειας, δείξειαν < **-eiyə$_2$s*, *-eiyə$_2$nt*. Cet -ᾰ- < *-$ə_2$-* est identique, pour la forme et le sens, à l'*-a-* du subjonctif latin, qui, d'ailleurs, est aussi employé en celtique.

Des variations vocaliques sont par elles-mêmes en indo-européen inaptes à exprimer un sens précis. Il est donc naturel que le grec ajoute à ces formes la particule ἄν, comparable au *man* du hittite : λέγοι ἄν, ἐὰν λέγῃ. On comprend aussi que ces variations vocaliques paraissent avec des sens différents. Ainsi, en latin, l'*-ā-* < *-$ə_2$-* paraît : 1° à l'indicatif présent : *inquam*, exemple d'autant plus significatif qu'il est isolé et ne peut être expliqué par aucune innovation phonétique ou analogique en latin ; 2° au passé de l'indicatif : *eram*, *erās* < **es-eə$_2$-* ; *amābam*, *amāveram* ; 3° au subjonctif présent : *legam*, *legās*, et à la 1re pers. du sing. du futur : *legam* (ancien subj.). — En grec, même emploi de $ə_2$: 1° au passé de l'indicatif : ἦσαν (= *erant*) < **es-ə$_2$nt* ; plus-que-parfait hom. ᾖσεα, πεποίθεα, < *-es-$ə_2$* ; aoriste : ἔδειξα, -ας, -αμεν, -ατε, -αν[1] ; 2° au parfait indicatif : λέλυκα, -ας, -αμεν, -ατε, -ᾱσι (comme à l'aoriste, la 3e pers. sing. se termine en -ε) ; 3° à l'optatif de l'aoriste δείξειας, δείξειαν à côté de δείξ-αιμι, δείξ-αις, -αι, -αιμεν, etc., où le *-$ə_2$-* est devant la première des deux consonnes de l'optatif.

De même on comprend que *-ē-* marque : 1° le vraisemblable, subjonctif en grec : λέγῃς ; subj. prés. et indicatif futur en latin : *amem*, *legēs*, *leget* ; mais 2° le subj. passé dans *legerem*, *amārem*, *amāvissem*.

Ces valeurs multiples des indices de modes nous aident à comprendre les cas nombreux où, dans les syntaxes latine et grecque, les modes sont employés en des fonctions autres que celles du système vivant à l'époque classique. Ce système consiste à exprimer

1. L'impératif δειξάτο est évidemment une innovation faite sur le modèle d'ἔδειξα.

l'affirmation du réel par l'indicatif ; du vraisemblable en grec par le subj., en latin par le subj. prés. ou parf. seulement ; de la pure représentation en grec par l'optatif avec ou sans ἄν, en latin par le subj. de tous les temps ; de l'irréel en grec par le passé de l'indicatif avec ἄν, en latin par le subj. imparfait ou plus-que-parfait. Mais, en bien des cas, des survivances ont persisté qui contredisent ce système.

1° En certains cas, l'*indicatif ne marque pas la réalité.* En grec, l'indicatif passé avec ἄν marque l'*irréel* dans le présent ou le passé ; en latin, où il n'y a pas de particule avertissant du changement de valeur, l'indicatif au passé exprime cependant l'irréel, quand il est déterminé par une conditionnelle au subjonctif de l'irréel : *Praeclārē vicerāmus, nīsī fugientem Lepidus recēpisset Antōnium* (Cic., *Fam.* 12, 10, 3). On emploie aussi comme équivalent à l'irréel le passé de l'indicatif de la périphrase *-ūrus sum* : *quae ille factūrus nōn fuit, fīunt* (Cic., *Att.* 14, 14, 2). Le bas latin a employé dans le même sens l'imparfait de l'indicatif de la périphrase formée de l'infinitif + *habeō* : ainsi *amāre* + *habēbam* est devenu notre conditionnel français : *j'aimerais.* Le français emploie même en ce sens avec *si* l'indicatif imparfait : *si vous acceptiez, vous me feriez plaisir.*

L'indicatif exprime aussi au futur non une réalité, mais une *vraisemblance* : *Haec erit bonō genere nata : nihil scit nisi vērum loqui* (Pl., *Persa* 645) : « elle est vraisemblablement de bonne famille ». Cet emploi est encore courant en français : *entendez ces cris : cet insupportable enfant sera tombé.*

2° Cas où le *subjonctif latin* exprime un fait *réel.* — On observe ce fait en des subordonnées introduites par *ut* avec n'importe quel prédicat principal, même avec ceux qui insistent sur la réalité du fait affirmé dans ces subordonnées : *vērum est, est* « il est réel », *mōs est, cōnsvētūdō est, fit, accēdit, proximum est,* etc. ; *Caput illud est ut recipiās* (Cic., *Fam.* 13, 19, 3). *Nihil est certius quam ut omnēs restituerentur* (Cic., *Att.* 10, 4, 8). *Praeclarum et vērum ut eōs qui nōbīs carissimi esse dēbeant aequē ac nōsmet ipsōs amēmus* (Cic., *Tusc.* 3, 29, 73) ; il s'agit bien d'un fait constaté, car Cicéron ajoute : *ut vērō plūs, fieri nūllō pactō potest.* — Autres exemples : *Quandō fuit ut quod licet nōn licēret* (Cic., *Pro Cael.* 22, 48), — *Mōs est ut* (Cic., *Brut.* 84). Il faut naturellement ne pas confondre avec cette caté-

gorie celle où le verbe de la subordonnée exprime le prédicat comme vraisemblable ou éventuel, par exemple (Cic., *Lael.* 4, 14) : *si ita est ut animus in morte ēvolet...* ; *sin illa vēriōra ut īdem interitus sit animōrum ac corporum* ; on pourrait dire dans le même sens : *si animus ēvolet, sī potius īdem interitus sit.* — De même après *ēvenit, contingit, fit ut*, le subjonctif exprime une éventualité, comme en français : *il arrive qu'on s'endorme au sermon.*

3° *Réalité passée* exprimée par l'*optatif grec* sans ἄν dans les subordonnées de temps, de cause, de condition. L'omission de la particule ἄν en ce cas nous montre que c'est elle qui exprime la pure représentation, non la forme du verbe : temporelle : ἐπειδὴ τὸ δεσμωτήριον ἀνοιχθείη, ἤειμεν παρὰ τὸν Σωκράτη (Plat., *Phaedr.* 59). — Causale : Κῦρος τῷ Κλεάρχῳ ἐβόᾶ ἄγειν τὸ στράτευμα κατὰ μέσον τὸ τῶν πολεμίων, ὅτι ἐκεῖ βασιλεὺς εἴη (Xénoph., *Anab.*). Condition : καὶ εἰ μὲν ἐπίοιεν οἱ Ἀθηναῖοι, ὑπεχώρουν · εἰδ' ἀναχωροῖεν, ἐπέκειντο (Thuk. 7, 79).

Même emploi du *subjonctif passé* latin pour exprimer une *réalité passée*, surtout dans les propositions introduites par *quum* : *Cum hanc jam epistulam complicārem, tabellārii ā vōbīs vēnērunt* (Cic., *Qu. fr.* 3, 1, 17). — *Jam ut līmen exīrem, ad genua accidit* (Tér., *Hec.* 378) : « au moment où je quittais le seuil ». — *Nil sānē trepidābant elephantī, dōnec* (= aussi longtemps que) *continentī velut ponte agerentur* (Tite-Live, 21, 28, 10).

De même dans les subordonnées du style indirect, optatif en grec, subj. en latin : ἔλεγον ὅτι Κῦρος μὲν τεθνήκε (indicatif), Ἀριαῖος δε πεφευγὼς εἴη (Xén., *Anab.*).

4° *Réalité* présente, future ou passée *exprimée en latin par le subjonctif*, toujours dans les consécutives, le plus souvent dans les causales et les concessives ou d'opposition : *Mōns altissimus impendēbat, ut perpaucī prohibēre possent* (Cés., B, G, 2, 6, 1), *Nōn sum is quī mortis periculō terrear* (Cés., B, G, 5, 30).

Ces faits des syntaxes grecque et latine nous montrent que les oppositions logiques dans l'emploi classique des formes modales ne sont pas primitives et qu'elles n'ont pas réussi à éliminer des survivances d'un état antérieur où les formes modales n'étaient pas réparties aussi logiquement dans leurs emplois ; il y en a encore plusieurs qui subsistent dans le français actuel, par exemple, avec *quoique, bien que*, en parlant d'un fait réel ; cependant, la logique

du système a été assez forte pour éliminer le subjonctif en français dans les subordonnées de conséquence, de cause, du style indirect, exprimant des faits réels.

8° *Survivances indo-européennes dans les formes des propositions.*

1° La *subordination* résulte de ce qu'une proposition est pensée et prononcée comme déterminant une autre proposition. L'indice de cette subordination est parfois la seule prononciation sans relatif ni conjonction : *licet dīcat*, — *velit nōlit scīre difficile est* (Cic., *Qu. Fr.* 38, 4). — *Tū nōs fac amēs* (Cic., *Fam.* 59). — *Date bibat tibīcinī* (Pl., *Stich.* 757). — En ces constructions, il faut se garder de sous-entendre une particule de subordination ; son absence est un trait qui caractérisait l'indo-européen.

En effet, quoique l'autre indice de la subordination, l'emploi de relatifs ou de conjonctions, soit le type normal, il n'est pas une continuation de l'indo-européen : les formes des relatifs et des conjonctions, variant avec chaque langue, sont des innovations parallèles, mais à peu près indépendantes. L'étude comparative de ces relatifs et de ces conjonctions montre que ces mots ont été en indo-européen des démonstratifs. En latin, on trouve encore le relatif *quī* en fonction de démonstratif, par exemple, *quō factum est* (= *eō*) ; dans une relative, le relatif, qui, logiquement de par sa fonction, devrait commencer la subordonnée, comme il le fait en français, est souvent précédé d'un ou de plusieurs mots de la subordonnée ; il en est de même de la conjonction[1] ; l'antécédent d'un relatif doit le précéder ; or, en latin et en grec, il est souvent placé après le relatif dans la subordonnée : *quanta sint quae ā philosophiā remedia adhibeantur* (Cic., *Tusc.* 4, 27, 58) ; parfois aussi l'antécédent précède, mais il est au même cas que le relatif et non au cas que son rôle d'antécédent exigerait dans la principale : *urbem quam* (= *quam urbem*) *statuō, vestra est* (Virg., *Én.* 1, 573). — Tous ces faits, inintelligibles si ces mots étaient primitivement des outils de subordination, se comprennent facilement si les relatifs et les conjonctions ont été autrefois des démonstratifs, car la place des démonstratifs dans une proposition est libre. L'innova-

1. Cic., *Mil.* 22, 60 : *Hī centum diēs penes accūsātōrem quum fuissent, ab accūsātōre prōductī sunt.*

tion a consisté à penser ces démonstratifs comme faisant partie de la subordonnée en la reliant à la principale : *quaestor factus sum, quem magistratum gessi* (Cic., *Cato M.* 10) : on peut traduire : « cette magistrature je l'ai revêtue », ou « magistrature que... ».

Dans les propositions subordonnées à des verbes « percevoir, savoir, dire », le grec a innové plus vite que le latin, car le latin en est encore, à l'époque classique, au type de la proposition infinitive, tandis que le grec le plus ancien y emploie déjà la proposition avec ὅτι.

Ces quelques remarques sur la subordonnée latine veulent surtout montrer la voie à ceux qui s'y intéressent ; traiter ce sujet comme il le mériterait nous entraînerait trop loin.

2° De même la disposition de la *proposition indépendante ou subordonnée* est un héritage de l'indo-européen en latin. Comme le hittite, le latin de César termine ses propositions, surtout les subordonnées, par le verbe, à moins qu'une raison spéciale n'appelle ce verbe à une autre place. Ce verbe est précédé de ses déterminations, la plus intimement liée à l'action verbale étant généralement le plus près du verbe[1]. S'il y a un sujet exprimé, il est lui-même précédé de ses déterminations ; celles-ci le suivent seulement si elles sont trop longues ou ont le sens d'un prédicat surajouté. Cette construction par groupes, où le déterminant précède le déterminé, rappelle la disposition de la phrase en des langues non indo-européennes, par exemple en chinois.

3° C'est également une survivance que l'emploi, pour nous si surprenant, du prédicat verbal sous *forme passive impersonnelle* : *curritur* « il y a fait de courir », sans qu'il soit nécessaire d'ajouter ni le sujet ni l'objet (celui-ci, d'ailleurs, est exclu par le sens du verbe). Le passif personnel ne peut être employé que si le verbe est pris au sens transitif, c'est-à-dire a un objet : *Titus laudatur.* Il permet aussi de ne pas exprimer le sujet logique. Si l'on veut exprimer le sujet auprès de cette forme, il faut donner à ce sujet la désinence de l'agent. A l'époque indo-européenne, cette désinence était *-s, -es, -os* : γύπ-ς, gén. γυπ-ός, latin *rēg-s*, gén. *rēgis* < **rēg-ĕs.* Lorsqu'on a voulu mettre en valeur dans le verbe la nuance de

1. C'est ordinairement l'objet ; cependant, si l'objet est exprimé par un pronom atone, d'après la règle de ces mots, il suit le premier mot. Cic., *Mil.* 23, 61 : *Neque vērō sē ..... commisit.*

l'action, c'est cette forme qui s'est imposée d'abord auprès du passif impersonnel ou personnel, puis auprès de l'actif personnel. Le type *Deus creat* semble donc une innovation, il est vrai d'âge indo-européen. En tout cas, le latin fait encore grand emploi du passif impersonnel : *ab omnibus concurritur*, et du passif personnel. Le sanskrit a aussi une grande habitude du passif, même bien plus que le latin.

Il est surprenant que le sujet ait une désinence. En effet, une désinence exprime une détermination relative à un mot dominant. Or, dans une phrase nominale telle que *Deus sanctus*, le sujet ne détermine évidemment rien. De même dans une phrase où le prédicat est verbal de forme, mais nominal par le sens : *Titus senēscit.* Si l'on compare *Titus legit* à *Titus legēns*, on voit que le sens est le même, et pourtant ici le prédicat désigne une action ; or, dans *Titus legēns*, le sujet ne détermine pas le verbe. Cela reste évident, d'ailleurs, dans toutes les phrases où le verbe exprime un état ou une passion : *Titus gaudet*, *Titus moritur.*

C'est seulement dans des phrases telles que *Caesar Pompeium vicit*, où le sens du verbe suggère vivement le concept d'action, que le sujet paraît exprimer une détermination du prédicat verbal. Et c'est là que l'on comprend que la désinence d'agent a pu être ajoutée au nom-sujet. Ailleurs, cette désinence, étant dépourvue de sens, paraît purement analogique ; pour indiquer qu'un mot est sujet, l'absence de désinence était certainement mieux appropriée. On voit par là que ce sont les formes telles que *ager*, *puer*, *pulcer*, *tener*, qui, étant sans désinence, sont les plus anciennes, et qu'il est arbitraire d'y voir, comme on l'a fait si longtemps, des continuations d'**agros*, **pueros*, **pulcros*, **teneros.*

En général, il n'est pas conforme aux faits d'affirmer que, dans une langue telle que le latin, les mots n'existent pas en dehors de leur rôle dans la phrase. On n'a qu'à songer à des titres tels que *Orator*, *Catō Major*, etc. Le nominatif est le cas du nom quand il ne joue aucun rôle dans la phrase, et c'est pourquoi il est si souvent identique au vocatif. C'est aussi le cas du sujet ; mais, si le sujet est bien un membre de phrase, il n'est pas la détermination du prédicat ; il est même parfois employé sans prédicat : *Quī clamōrēs tōtā caveā* ! (Cic., *Lael.* 24.) — *Ecce tuae litterae* (Cic., *Att.* 13, 16). — *Capillus passus*, *nūdus pēs*, *ipsa horrida*, *lacrimae*, *vestītus turpis* (Tér., *Phorm.* 106).

* * *

Le but de cet article était non d'exposer toutes les survivances, très nombreuses, de l'indo-européen en latin, mais de signaler celles qu'on n'avait pas ou trop peu remarquées et de montrer quel changement radical en résulte pour l'explication d'un nombre infini de faits. Une idée plus haute s'en dégage, c'est que les faits doivent toujours être interrogés sans préjugés, parce qu'ils sont notre seul moyen de contrôler nos hypothèses explicatives. La grande difficulté c'est de *voir les faits tels qu'ils sont. Nous n'y parviendrons jamais.* Les théories sont nécessaires, elles nous aident à comprendre certains aspects de la réalité ; mais elles sont toujours incomplètes et mélangées d'erreurs. Et il en sera toujours ainsi.

A. JURET.